

SOPHIE DANCOURT

Créatrice du média engagé
J'ai piscine avec Simone

VIEILLE, C'EST À QUELLE HEURE ?!

50 ANS, LE NOUVEL ÂGE D'OR



LE DUC ↗

Et si la cinquantaine était le début d'une nouvelle étape de vie ?

C'est la question essentielle que nous pose Sophie Dancourt dans cet ouvrage. Considérée comme l'antichambre de la mort sociale, cette dizaine marque dans la vie des femmes un tournant décisif trop souvent synonyme d'invisibilité.

C'est pourtant le moment pour ces femmes de se libérer du syndrome de la bonne élève et de la femme parfaite, et de se réaliser pleinement. Un livre résolument engagé et salvateur.



Sophie Dancourt, journaliste et éditrice de presse, a fondé le média « J'ai piscine avec Simone » et elle est la cofondatrice de « J'ai talk avec Simone » et « J'ai atelier avec Simone ». Elle coproduit le podcast « Vieille ? C'est à quelle heure ? ».

17 euros
Prix TTC France

ISBN : 979-10-285-2429-6



9 791028 524296

editionsleduc.com

LEDUC



Rayon :

Développement personnel

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux !
Rendez-vous ici : bit.ly/newsletterleduc

Retrouvez-nous sur notre site www.editionsleduc.com
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Édition : Hélène Meurice
Correction : Agnès de Livron Duhamel
Maquette et couverture : Jennifer Simboiselle
Illustration de couverture : Adobe Stock

© 2022 Leduc Éditions
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
ISBN : 979-10-285-2429-6

SOPHIE DANCOURT

VIEILLE, C'EST À QUELLE HEURE ?!

50 ANS, LE NOUVEL ÂGE D'OR

LEDUC 

SOMMAIRE

Introduction	7
CHAPITRE 1	
Le cimetière des éléphantés	11
CHAPITRE 2	
L'âgisme	33
CHAPITRE 3	
« Chaînon manquant et maillon fort », la bande-annonce de la vie des quinquas	43
CHAPITRE 4	
Le jeunisme, un modèle à ne pas suivre	55
CHAPITRE 5	
Un corps hors norme	75
CHAPITRE 6	
L'amour toujours !	93

CHAPITRE 7

Sexualité, un tabou à faire tomber 105

CHAPITRE 8

Vous êtes une experte mais votre boss l'ignore 127

CHAPITRE 9

L'inspiration au féminin pluriel, quel leadership ? 145

CHAPITRE 10

**La *silver attitude* : bon plan marketing
ou *empowerment* ?** 159

CONCLUSION

De nouvelles représentations 181

Bibliographie 187

Remerciements 191

Table des matières 193

INTRODUCTION

*« Je sais à quoi je ressemble. Je n'ai pas le choix.
Qu'est-ce que je vais faire ? Arrêter de vieillir ?
Disparaître ? »*

Sarah Jessica Parker, 56 ans, actrice,
héroïne de la série *Sex and the City*.

Il y a peu, j'ai échangé avec une femme qui se félicitait de l'existence de J'ai Piscine Avec Simone. Ce média digital que j'ai créé fin 1996 ne fait pourtant rien d'autre que rappeler à la société que les femmes vieillissent comme tout le monde au sein du règne animal, hommes compris. Dans l'e-mail de réponse que je lui adresse, je définis mon activité comme une « innovation sociétale ». Rendre visibles les femmes passé 50 ans, une découverte digne d'un département de recherche et développement ! Qu'avons-nous vécu de si tragique pour qualifier de « disruptive » la simple idée de n'écarter aucune femme en raison de son âge ? Mon interlocutrice souligne le twist de ma réflexion qui, somme toute, ne devrait être qu'une évidence ancrée dans nos liens culturels.

Oui, qu'avons-nous intériorisé depuis des siècles pour nous persuader que nous ne méritons plus d'attention lorsque notre physique s'écarte de la norme des corps toniques, lisses et minces, et, devrais-je ajouter, blancs ? De multiples réponses sont à l'œuvre et les chapitres de ce livre en donnent un aperçu non exhaustif. Au fil de l'écriture de ces pages, je mesure mieux la complexité des éléments qui conduisent à ce constat d'invisibilisation. Bien sûr, cela pourrait n'être que le dernier cri d'une espèce menacée qui refuse de disparaître sous l'avalanche des diktats jeunistes. Mais il y a bien plus que je ne le soupçonnais à l'époque où je m'interroge sur les représentations des femmes de ma génération. Des fils ténus se tissent dans notre inconscient et finissent par faire un paquet de nœuds inextricables au fond de notre cerveau.

Pas victime pour autant, je suis passée de « mais pourquoi autant de désintérêt ? » à une farouche volonté de revendiquer l'incroyable liberté que nous procure le vieillissement. À raccourcir la vie de la jeunesse à la mort, le cap du milieu de vie devient une antichambre, forme de purgatoire où il faudrait se réduire à pleurer la disparition de nos hormones. J'y vois *a contrario* une fantastique opportunité de se débarrasser d'une liste d'injonctions entretenue avec masochisme dès la puberté. Plaire à tout prix, être séduisante, pour être remarquée par qui ? Les méfaits du prince charmant seraient toujours à l'œuvre, c'est mon pressentiment lorsque je choisis d'endosser la casquette d'entrepreneuse média.

Fin 2018, je rejoins un incubateur dédié à l'émergence des nouveaux médias, (comprendre média indépendant avec peu de financement) sur la base d'une intuition qui me susurre à l'oreille que ce sujet n'est pas traité et qu'il mérite qu'on lui consacre autre chose que de l'indifférence ou du dégoût. L'idée d'un média est

INTRODUCTION

une évidence pour la journaliste que je suis, d'autant que mes errances dans le monde médiatique à la recherche d'une juste représentation des quinquas me laisse dans un vide sidéral. Quelques blogs « beauté » émergent plutôt du côté anglo-saxon, mais la réflexion sur l'âge des femmes d'un point de vue sociétal est absente.

Une aberration qui impacte le devenir de nos filles, qui intègrent beaucoup trop tôt les « affres » du vieillissement. Mais, peu à peu, une sororité nouvelle émerge entre les différentes générations de femmes. Je suis rassurée par mes discussions avec des trentenaires qui souhaitent s'affranchir des codes jeunistes qui déjà pèsent lourd sur leurs corps supposés féconds. Aujourd'hui, mon combat contre l'âgisme est partagé par de plus en plus de femmes, et les témoignages et points de vue recueillis dans ce livre donnent une idée de ce qui se joue au travers de cette invisibilisation.

Enfant, j'étais fascinée par les rides de ma grand-mère maternelle. Je posais ma main sur son visage, épousant le contour de ses pleins et déliés, sans jugement esthétique. Elle était autre, et cela suffisait à la rendre unique dans toutes ses différences. Qu'il en soit ainsi pour nous toutes, quels que soient l'âge de nos artères, l'élasticité de notre peau ou la plasticité de notre cerveau.

LE CIMETIÈRE DES ÉLÉPHANTES

LE SYNDROME DU COUVENT

C'est l'une de mes premières interviews depuis la création de J'ai Piscine Avec Simone. Margaux, 50 ans, me raconte sa recherche d'emploi. Les entretiens d'embauche claquent comme des gifles. « Comment pourrais-je vous faire des reproches, vous avez l'âge de ma mère ? » le dispute à « Peut-on vous appeler mamie ? ». Tout est dit en deux phrases.

J'ai dépassé la cinquantaine, presque sans m'en rendre compte. Longtemps, je croyais que je bénéficiais d'un talisman d'immunité façon *Koh-Lanta*. Je pourrais être la première épargnée par les signes du vieillissement, en vivant un entre-deux très satisfaisant entre la jeune femme et la femme âgée. Un mécanisme de

défense inconscient et symptomatique. La plupart de mon entourage amical et professionnel est plus jeune que moi et, par capillarité, je pourrais bénéficier d'un peu de rab avant la vieillesse. La vraie, celle de nos grands-mères bien identifiables. Mais le processus est sournois et se manifeste par de petits signes. Une jeune femme se lève et me cède sa place dans le bus, certains jours, je cavale derrière mes filles dans le métro, je n'ai pas la cadence. « Hé, attends-moi ! » Tout doucement, le scénario se met en place accompagné d'une spirale qui m'aspire dans l'oubli. Soyons clairs tout de suite : l'effacement n'est pas dans mon code génétique.

Pourquoi les femmes disparaissent-elles en vieillissant ?

Oui, pourquoi ? Alors que les hommes ne vieillissent jamais, non, ils mûrissent comme le bon vin. La question m'est venue longtemps après avoir cessé de consommer la presse féminine en kiosque. Ces magazines m'avaient accompagnée depuis mon adolescence, j'y puisais des tendances, des sujets de réflexion et parfois des inspirations.

À 15 ans, j'y cherchais des infos sur la manière d'être la fille la plus cool du collège, ou comment rendre sexy mon uniforme bleu marine, un job à plein temps ! Les années filant, je scrutais les pages mode et les adaptai à mon budget d'étudiante. À peine la quarantaine franchie, je ne lisais plus grand-chose, le courrier du cœur ayant disparu, à mon plus grand regret. Je pense que les femmes qui tenaient cette rubrique, véritable pépite sociologique, étaient des quinquas philosophes qui, en quelques lignes au style direct et respectueux, envoyaient

valser tous les désespoirs amoureux des lectrices. Mieux que le Valium ! Les sérums antirides vantés par des mannequins aux joues lisses et creuses avaient pris le pouvoir.

Au fil des années qui me rapprochaient de la cinquantaine, je n'y voyais que des femmes de plus en plus jeunes qui m'intimaient l'ordre de ne pas me laisser aller. Je devais être parvenue à un âge canonique, car plus aucun média ne parlait de moi. Quand je dis « moi », je parle de mon statut de femme au milieu de sa vie, les Anglo-Saxons nous appellent *middle life women*. Un mot si élégant qui me rassure sur le temps qu'il me reste. Je n'en suis qu'à la fin de la première moitié. *Long is the road !*

Je feuillette à nouveau un magazine féminin. Je m'intéresse forcément à la mode et à la beauté (un dernier coup de main avant de basculer du côté de la force sénile), à la retraite (oui parce qu'une fois que je me suis démenée pour rester jeune, on me rappelle que je n'ai bientôt plus de boulot et il vaudrait mieux que je prépare mes arrières), au jardinage (il faut bien que je m'occupe de mon foyer) et je suis légèrement obsédée par les régimes (50 ans, c'est acceptable, mais avec le corps de Claudia Schiffer). Je ne suis pas cette femme. J'ai 50 ans, j'ai élevé deux enfants, une expérience de vie privée et une carrière professionnelle choisie, de l'énergie pour oser de nouveaux challenges. Pourquoi les médias, fidèle reflet de la société, me renvoient-ils une image stéréotypée et participent-ils à ma disparition ? Serait-ce un complot ?

Ou plutôt une énigme. Vous côtoyez pourtant des femmes de 50 ans tous les jours. Au sein de votre famille, c'est votre femme, votre mère. Au travail, c'est une collègue. Une amie, une

maîtresse. Mais si, c'est possible... Si je vous demande d'identifier cette femme, comment allez-vous la décrire ?

À partir de 45 ans, la société ne délivre plus de carte de membre

À l'aube de ce tournant de vie, il était grand temps de poursuivre mon travail de journaliste et de partir en quête de ces millions de femmes invisibilisées sorties de l'industrie de la presse et de la société. Une tâche immense. Comment décortiquer les racines de cet étrange symptôme qui signe l'entrée des femmes dans la vieillesse ?

Je ne me suis pas réveillée un matin en me disant : « Aujourd'hui, je deviens vieille. » Le jour de mes 50 ans, rien de dramatique, aucun signe visible insupportable à regarder. 50, c'était juste le chiffre du milieu. Cela signait l'expertise et encore pour un moment l'impertinence. Un leurre séduisant, mais je me suis rendu compte qu'il faisait un effet curieux sur mon entourage. Tous ceux qui m'ont souhaité mon anniversaire ne se sont pas contentés d'un message joyeux, c'est la première fois qu'il était accompagné de ce commentaire supposé être un compliment : « Mais tu ne les fais pas du tout ! » Comme s'il fallait adoucir la mauvaise nouvelle. 45, 46 et demi, 49... jusque-là tout va bien, après c'est le grand saut dans une terre inconnue.

Pour démarrer mon enquête, je suis allée relire quelques femmes inspirantes et incontournables pour mon esprit rebelle. Je ne consens pas à désarmer comme un vieux navire.

À partir de 45 ans, les femmes sont face à une société verrouillée qui ne leur délivre plus le code d'accès. Leur tort ? Être seniores.

Ce mot aux contours flous, inventé pour ne plus parler des « vieux », est devenu à son tour obsolète, antichambre de la mort sociale.

Et pourtant, la lecture de la théorie des grands-mères élaborée par Kristen Hawkes, James F. O'Connell et Nicholas G. Blurton Jones m'a immédiatement réjouie. Ces anthropologues anglo-saxons ont mis à l'honneur le rôle des femmes les plus âgées dans la société. Celles-ci auraient transmis les gènes de la longévité à leurs descendants. Un sacré job pour des femmes qui, à l'aube de la cinquantaine, sont condamnées à l'oubli. J'appartiens à une génération de femmes qui a assuré l'avenir de l'humanité ! Rien que ça. Pourtant cet exploit n'a jamais impressionné les recruteurs de tout poil que j'ai rencontrés tout au long de ma carrière de journaliste.

« Mais non, t'es pas vieille ! » réplique régulièrement mon entourage lorsque je croise mon miroir certains matins chagrins. Et cette « femme d'âge moyen » que j'incarne, si peu propice à susciter de l'intérêt, est pourtant une héroïne pas encore disposée à se rendre au cimetière des éléphants. Je jubile ! Je suis une héroïne ! Cette première découverte me rend optimiste. Il n'y aurait qu'un grand malentendu qui se réglerait en répétant : « Mes aïeules et moi-même avons contribué à la survie de l'humanité » ?

Cap ou pas cap ?

À titre personnel, je ne suis pas certaine d'y être pour grand-chose. Je n'ai jamais pensé à ce que vieillir impliquait, l'exemple de mes grands-mères et mères centenaires y était pour beaucoup. Mobiles et pleines d'entrain, pour elles vieillir n'était pas une

angoisse. Elles étaient des modèles pour mon entourage. Et appartenaient à une époque où la vieillesse n'était pas un sujet de réflexion. Simone de Beauvoir lui consacre un livre entier au titre éponyme et évoque par intermittence cet âge de la vie si mal défini. Le castor philosophe. « Cessons de tricher ; le sens de notre vie est en question dans l'avenir qui nous attend, nous ne savons pas qui nous sommes si nous ignorons qui nous serons, ce vieil homme, cette vieille femme, reconnaissons-nous en eux. » Simone, qui a inspiré le nom de mon média, a raison. Oui, cessons de mentir, de camoufler les signes qui révèlent que la jeune femme a déserté. Philosophiquement j'acquiesce, mais suis-je capable de laisser le temps marquer ma peau, creuser des sillons sur mon visage et ralentir mes mouvements sans broncher ?

Pas sûr, car il y a un malentendu dès le départ. Je n'ai pas les 50 ans affichés au compteur. Comme la météo, je me calque sur un âge ressenti proche de l'adolescence. Lorsque j'intègre à 55 ans un incubateur parisien de start-up pour lancer mon média, je perçois le gap. Seul l'âge me distingue de ces mentors réunis autour de moi dans une grande salle. Tout le monde code, tout le monde a la trentaine et tout le monde est plutôt un garçon. Les regards sont curieux, mais plus souvent indifférents. Je n'attrape pas le jargon de la nouvelle économie, je l'écoute comme une langue étrangère dont le sens m'échappe. Quel est mon *deal flow* ? Quand dois-je réaliser mon premier *seed* ?

Je valide ce décalage horaire auprès de mes amies. Oui, elles ont toujours envie d'aller danser, mais plus dans les clubs de peur de se faire refouler. « OK, on sort, mais comment dois-je m'habiller ? » Mon âge ressenti sortirait bien en minijupe, mon

âge biologique sourcille et opte pour la petite robe noire. Ne te fais pas trop remarquer, s'il te plaît !

Susan et Simone

Pour régler la question, j'exhume l'article de Susan Sontag *Le Double Standard du vieillissement*. L'essayiste, romancière américaine clame le même ordre : « Les femmes doivent dire la vérité. » Simone et Susan, même combat ! La militante observe une spectaculaire différence genrée dans l'appréciation du vieillissement. La société en valorise les signes chez les hommes. Le mâle a le droit d'être un « vieux beau », tandis que les femmes sont sanctionnées par une exclusion pour ne pas avoir su conserver leurs attraits physiques. Quelle violence ! « Prendre soin de son visage et de son corps » nous incomberait comme un tribut à payer à la déesse Féminité, une occupation obligatoire de la sphère de l'intime, qui serait par essence dévolue au féminin. Et à celles qui ont su maintenir à distance les signes de l'âge, la société reconnaissante les gratifie de quelques formules plaisantes et insidieusement toxiques : « Elle ne fait pas son âge. »

Faire un âge, mais lequel ? À quelle forme de rajeunissement avons-nous droit ? Empêchées de vieillir, nous n'échappons pas cependant au marqueur physiologique de la fin de la fertilité. Avec Françoise Héritier, je constate que le basculement des femmes à l'âge de 50 ans tient en un mot plus chuchoté qu'affirmé : la « ménopause ». Presque une insulte, souvent l'aveu d'un discrédit. Dans son dernier entretien, l'anthropologue et ethnologue française fait un constat douloureux. « À 50 ans, elle [la femme ménopausée] [...] n'a plus d'existence en tant que personne. » Et de regretter son éternelle soumission aux hommes

de la famille, mari, puis fils, petits-fils et arrière-petit-fils avant de conclure : « Mon Dieu, quel destin... » Un peu exagérée, quand même, la dépendance aux mâles de la famille ! Mais la frontière de la procréation définit toujours l'entrée des femmes dans la vieillesse.

Les ravages de l'éducation genrée

Une découverte que je souhaite vérifier auprès de la sociologue Juliette Rennes.

La maîtresse de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales évoque dans ses contributions « une asymétrie dans les parcours de vie féminins et masculins ». Et ça commence très tôt. Ce déséquilibre s'instaure dès le plus jeune âge dans les langes d'une éducation qui produit des injonctions : « Ne marche pas de façon efféminée ! » ou : « Un vrai garçon manqué, celle-là ! » Des phrases comme celles-ci, *mea culpa*, j'en ai prononcé, contribuant inconsciemment à formater une armée de petites soldates prêtes à occuper la place qui restera.

Si je m'interroge sur la place des femmes dans la société, je pense qu'il faut revenir à l'enfance, se projeter dans les cours de récréations où les terrains de football relèguent les filles autour de leur périmètre. Car le supposé besoin « naturel » des garçons d'envahir l'espace est une construction sociale. De cette éducation inconsciemment transmise restent des scories qui, des décennies plus tard, masquent la visibilité des femmes dans la société.

Pour évoquer le rôle de l'éducation dans la disparition des femmes de 50 ans et plus, je file voir mon amie Élisabeth Roman,

éditrice de presse avec qui j'ai partagé une plongée immersive dans un incubateur (pas le même qu'évoqué précédemment, oui, je sais, je suis persévérante), qui a contribué à faire de nous des entrepreneuses des médias.

Halte au rose !

La fondatrice de *Tchika*, le premier magazine féministe pour les filles de 7 à 12 ans, date la norme du genre avant la naissance des enfants. « Vouloir connaître le sexe du bébé à venir va déterminer un certain nombre de comportements qui démarre avec la décoration de la chambre. » Des teintes pastel pour les filles, des jouets différents... Aux États-Unis, les *gender reveal parties* font rage. Organisée au cours de la grossesse, la fête célèbre l'annonce du sexe de l'enfant à naître. Symptomatique, la dénomination même. Le genre substitué au sexe révèle que la construction sociale est déjà à l'œuvre. Devant la famille et les amis réunis, des signes de fumée bleue ou un lâché de ballons roses sont aussi attendus que l'élection papale au Vatican pour les catholiques !

Mais elle me rappelle aussi que la question du genre avait bénéficié d'un traitement égal au moins dans certaines publicités. « Je me souviens d'une pub où filles et garçons sont habillés de la même façon avec des couleurs marronnasses et orangées [les couleurs fétiches de l'époque]. La fille a un avion Lego dans la main et le garçon a un train, je ne me souviens plus exactement, mais ils font la même chose. » En 1974, la célèbre marque glisse dans ses maisons de poupées un petit mot à destination des parents. « L'envie de créer est la même chez tous les enfants. Garçons et filles. C'est l'imagination qui compte. La chose la plus importante est de mettre le bon matériel entre leurs mains et de les laisser créer ce qui leur plaît vraiment. »

Après, le discours se gâte. Les stéréotypes s'affichent fièrement en rose et bleu grâce à un marketing taillé à la hache. « Jusque dans les années 1980, les vêtements tout comme les vélos se recyclaient au sein de la fratrie, mais la baisse de la natalité à partir de cette époque ne va pas de pair avec la société de consommation. » Le monde bicolore marque une victoire des normes de genre.

J'ai l'immense bonheur d'avoir une sœur jumelle, ce qui nous a très certainement sauvées de vivre en rose. Nos parents achetaient nos premiers tricycles et nos vélos sans petites roues par paires, dans la couleur disponible proposée par le magasin du village où nous passions toutes nos vacances. Ils furent rouges, bleu électrique, bleu pâle, violets, mais jamais roses. Ce n'était évidemment pas une volonté délibérée, mais, quelques décennies plus tard, le choix des couleurs aurait été binaire, rose vs bleu.

Et lorsque les magazines de presse enfant s'en mêlent, cela donne des couvertures roses et des kits de maquillage et paillettes à faire pâlir d'envie la Voie lactée. Les petites filles ont d'autres aspirations, de celles qui montrent que filles et garçons ne se rangent pas par étiquettes. « Les garçons ne portent pas de jupe, les garçons détestent la lecture, les filles sont nulles en maths. » Ainsi soit-il.

Dans la galaxie de la presse enfant, *Tchika* débarque comme un ovni sans rubrique mode ni beauté. Le magazine raconte une autre histoire où les « rôles modèles » sont des femmes du passé et du présent avec une farouche volonté de changer le monde. Et particulièrement l'envie d'avoir une place dans la société à tout âge. « La société nous inculque que nous avons été créées pour

servir l'homme, pour le séduire et que le jour où nous perdons nos attraits selon les normes sociétales, nous perdons notre place. Après ce néant, on revient avec les cheveux blancs pour s'occuper des plus jeunes enfants. Et c'est peut-être pour ça que ces femmes ont hâte de s'occuper de leurs petits-enfants. Parce que de nouveau, elles occupent un rôle au sein de la société. »

Élisabeth Roman me dresse un tableau sombre dont j'ai pris conscience longtemps après avoir abreuvé mes filles de magazines roses. Je me souviens que même les revues consacrées au cheval qu'adorait l'une d'elles ne pouvaient s'empêcher d'orner les crinières de rose et de paillettes !

De la maternité épanouissante au rôle de grand-mère

Pour observer la tendance, il est nécessaire de poursuivre mes investigations sur la période délicate qui concerne la vie professionnelle des femmes. Et pour mesurer les effets pervers de cette éducation genrée à long terme, j'interroge Laetitia Vitaud, qui me parle longuement du travail du *care*, réservé majoritairement aux femmes. Prenez soin de nous, dit la société, c'est votre boulot, non ? Et vous ne voudriez pas qu'on paye, en plus ! Un travail « presque » bénévole !

« Marx est-il misogyne ? » Le travail du care, éternellement féminin et gratuit ?

Laetitia Vitaud s'intéresse à l'ensemble des ressorts qui modifient notre rapport au travail. La fondatrice du média Nouveau Départ constate qu'à l'issue de la période de confinement, le

travail du *care*, c'est-à-dire du soin et de l'attention aux autres pris dans une globalité, est effectué ultramajoritairement par les femmes et à prix dérisoire. La crise du Covid l'a démontré aussi brillamment que Karl Marx lui-même. « Marx ce gros misogyne » divise le rôle de chacun. Aux hommes « le travail productif, noble, qui consiste à fabriquer des objets qui ont de la valeur » et aux femmes le travail reproductif ; les enfants, bien sûr, mais aussi « toutes les tâches qui permettent d'entretenir les individus, faire à manger, s'occuper du foyer, faire le ménage... ».

« Une définition très industrielle, commente la conférencière. Le travail du *care* ne mérite pas de salaire, il n'est pas indépendant puisque soumis au travail reproductif. » En bref, il se niche dans l'arrière-cour de la vie sociale. Un imaginaire industriel se crée, reléguant le *care* à la sphère domestique.

J'objecte que la crise du Covid a révélé l'importance de ces travailleuses sanitaires, infirmières en tête. Elles sont indispensables, applaudies par les confinés depuis leurs fenêtres et balcons. Oui, mais je ne les ai pas vues sur les plateaux télé en qualité d'expertes, au mieux elles endossent le rôle de témoins. Au sein même de ma famille, ce sont mes sœurs qui ont veillé sur les derniers instants de vie de ma mère. Mon frère, aux abonnés absents, s'est glissé dans la matrice de son éducation patriarcale qui réserve l'arrivée de la naissance et de la mort aux femmes. Dans ces circonstances, la charge émotionnelle est inégalement partagée.

Les quinquas sur le front du *care*

Dans ce travail déterminant au bon fonctionnement de la société, la génération des quinquas occupe une place majeure.

Laetitia Vitaud m'explique que les urbaines qui ont des enfants de plus en plus tard deviennent des quadras avec une lourde charge éducative et se retrouvent à 50 ans dans ce « moment sandwich » coincées entre des enfants encore adolescents et des parents, voire des beaux-parents, dont il faut commencer à s'occuper. « Avec de jeunes adultes qui n'ont pas d'emploi à cause d'un marché de l'emploi dévasté ou parce que les écoles n'ont pas rouvert, les femmes entre 50 et 60 ans ont pris cher ! »

Oui, bien sûr, mais ce ne sont pas les seules et c'est une période exceptionnelle ! Pourtant, cette économie souterraine du *care* est quotidiennement soutenue par une armée invisible, celle formée par les retraitées impliquées dans le travail bénévole. Ce qui n'est pas encore mon cas. Ce vaste marché de l'économie informelle précarise ces femmes qui cumulent des écarts de revenus énormes de 30 à 40 % au moment de la retraite. Vous avez toujours hâte de connaître la suite ?

À l'image de mon vécu au moment du décès de ma mère, je m'interroge sur la façon d'impliquer les hommes à ces tâches essentielles. L'autrice du passionnant *Du labeur à l'ouvrage** me fournit une réponse qui me donne de l'espoir. « Pour modifier l'ADN féminin du *care*, il faudrait une masculinisation de ce secteur, note-t-elle. Aux États-Unis, les populations latino hommes viennent sur ces secteurs. Via l'émigration, on assiste à un changement sur le genre associé à ces métiers. »

Ce sera le combat de la prochaine génération, car « tant qu'il n'y a pas une masculinisation de ce secteur, il n'y aura pas de

* Laetitia Vitaud, *Du labeur à l'ouvrage*, Calmann-Lévy, 2019.

changement culturel et à chaque crise se produira un retour sur le travail gratuit des femmes ».

Bon, c'est mal parti ! Au sein de ma famille, trois femmes sont infirmières et elles appartiennent à deux générations différentes.

Mais la solution se niche peut-être dans ces épreuves communes qui réunissent les femmes quel que soit leur âge. J'ose lâcher un mot pour lequel j'ai la plus grande réserve : la « sororité ». Un mode de solidarité qui transcenderait tous les obstacles pour faire triompher une solution au bénéfice de toutes.

Beaucoup prônée, la sororité me laisse sur ma faim, trop clamée, peu effective entre les générations de femmes. Je choisis d'en explorer le sens et la portée avec Bérengère Kolly, maîtresse de conférences en sciences de l'éducation à l'université Paris-Est Créteil, et enseignante à l'INSPÉ (Institut national supérieur du professorat et de l'éducation) de Créteil.

L'ÉCLAIRAGE DE BÉRENGÈRE KOLLY

La sororité en étendard

« Lorsque Ségolène Royal parle de sororité en 2007, les journalistes ont pensé qu'elle inventait un nouveau mot, comme avec la bravitude ! »

In revue *Ballast*, 22 octobre 2015.

Il est le mot de tous les combats féministes. La « sororité » serait l'ultime solution qui détricoterait les arcanes du patriarcat, quelles que soient les luttes. Mais quelle est sa signification ? Doit-on une fidélité sans condition à toutes les revendications portées par les femmes sous peine de se faire clouer au pilori des réseaux sociaux ? Pour savoir de quelle façon la sororité tisse sa toile, de son essence étymologique aux confusions qu'elle génère parfois, j'ai discuté avec Bérengère Kolly, autrice d'une thèse intitulée *La Sororité, une société sans société : modalités d'un être-politique*, soutenue en 2012.

D'où vient ce mot de « sororité » ?

Tout dépend du levier que l'on choisit pour répondre à cette question. Si l'on considère que la sororité est une solidarité entre femmes, alors il n'y a pas de début ni de fin ! L'idée que les femmes doivent être solidaires, s'entraider parce qu'elles sont dominées est présente dans beaucoup de textes. Olympe de Gouges, par exemple, parle de la « connivence » que les femmes devraient avoir entre elles. Lorsque j'ai commencé ma thèse,

j'ai fait un autre choix. J'ai plutôt choisi d'aller repérer dans les écrits de femmes le mot de « sœur », lorsqu'il était explicitement utilisé dans un objectif de lutte politique. C'est ainsi que j'ai essayé de construire une définition de la sororité, en partant « du bas », de l'expression (certes, écrite) des femmes dans leur contexte. Dans cette optique, on trouve des « sœurs » féministes, notamment dès le début du XIX^e siècle. Les femmes qui utilisent le mot de « sœur » dans le but de décrire quelque chose de leur condition commune, c'est à la fois très difficile à repérer et en même temps omniprésent.

De sœur à sororité, quel est le chemin ?

Le mot de « sororité » est un néologisme des années 1970, utilisé notamment par les militantes du Mouvement de Libération des femmes*. C'est une traduction du terme anglais *sisterhood* employé par les féministes américaines, en articulation avec la libération des personnes noires. Cette « sororité » fait passer l'idée du simple imaginaire (les femmes devraient...) au réel (nous descendons dans la rue collectivement pour nos droits, nous nous découvrons mutuellement, la sororité a une existence concrète).

Quel sens les féministes donnent-elles à la sororité à cette époque ?

Je crois que dans le mot de « sœur », il y a une idée de miroir. L'oppression que je vis, d'autres femmes la vivent aussi, et ainsi nous nous reconnaissons comme sœurs, notamment

* Au sens du mouvement non déposé, car il y a eu un dépôt du sigle MLF en 1979.